Document généré le 16 juil. 2025 08:00

ETC

Le bonheur est dans le pré ou les héros sont fatigués

Nicolas Mavrikakis

Numéro 68, décembre 2004, janvier–février 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35159ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mavrikakis, N. (2004). Le bonheur est dans le pré ou les héros sont fatigués. *ETC*, (68), 5–7.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

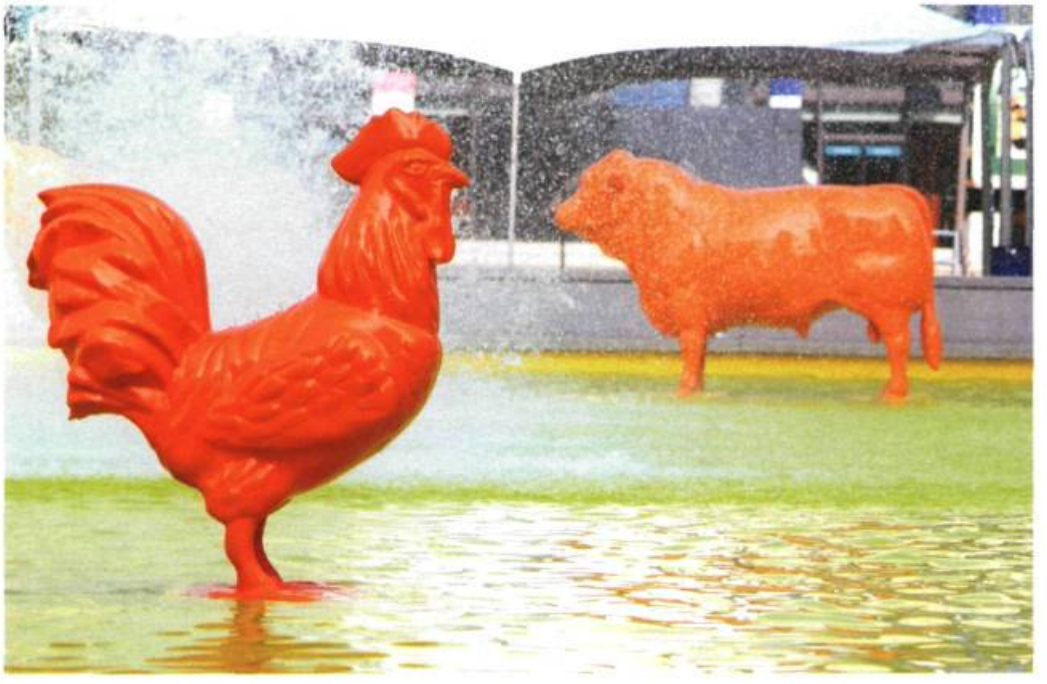
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le bonheur est dans le pré ou les héros sont fatigués



Mais quelle vacherie nous fait-on ces temps-ci? Depuis quelques temps, il y a des bovidés partout. À Shawinigan, l'expo *L'Arche de Noé* nous a monté toute une étable (et même une écurie) d'œuvres tellllllllement réalistes, réalisées par le Saskatchewanais Joe Fafard... D'un réalisme aseptisé tout de même ! Car de la vache, on ne retient que l'image d'Épinal. Ni la bouse, ni l'odeur de celle-ci n'étant évoquées pour le public au goût petit-bourgeois qui se pâme devant les pièces créées par le nouveau sculpteur académique que Fafard est devenu. On est bien loin de la vraie vache de Damien Hirst, coupée en tranches et présentée dans du formaldéhyde !

Comme le dit le sociologue Jean-Olivier Majastre[1], « il y a une espèce de schizophrénie entre la manière dont on élève les 'vaches objets' d'aujourd'hui et l'image rieuse et bucolique que l'on aime recevoir d'elles ». Entre les animaux nourris avec des carcasses de moutons morts atteints de la maladie de la tremblante (il est certes interdit au Canada, depuis 1997, de nourrir des ruminants avec des farines à base d'os et de viandes de ruminants, mais on peut encore nourrir des volailles et les porcs avec des farines animales...) et les belles images de vaches que nous favorisons, il y a toute une différence que nous préférons ne pas voir. Nos cartons de lait et les divers produits laitiers que nous achetons propagent cette image de la belle campagne. La Vache qui rit n'est pas loin. Elle, qui fête ces jours-ci ses 80 ans, a depuis longtemps donné le ton. Depuis la fin du 18e siècle (héritage du hameau de Marie-Antoinette ?), lentement la campagne est devenue une image agréable pour les citadins (parfois de passage). Tant pis si pour les éleveurs, qui se lèvent aux aurores pour s'occuper de leur bétail et superviser la traite, la campagne est moins merveilleuse...

Malheureusement, s'il fallait retracer les responsables de cette épidémie de la belle et sympathique vache, si réaliste « qu'elle semble vraie », Montréal serait reconnue fautive de négligences réitérées. Déjà, en 1996-1997, notre Musée des beaux-arts (MBA) consacrait une expo entière à Fafard. Et depuis un an notre MBA, voyant peut-être dans ces bovidés une manière de séduire le public, a fait installer une vache, une autre belle grosse vache en bronze de Fafard, sur le parterre de la rue Sherbrooke. Non loin de là, un des Bourgeois de Calais est venu trôner (début septembre) devant la façade du MBA et on se demande bien ce que Jean d'Aire vient faire dans cette galère. Je ne veux pas être trop vachard (quoique cela me soit rendu facile !), mais Fafard à côté de Rodin, on croit rêver ! Quoi qu'on aurait dû se douter que la vacherie se préparait avec, il y a quelques années, Snoopy faisant sa niche au MBA. Les musées poursuivent donc (pour la bonne cause, bien sûr, pour financer les expos plus intellectuelles) leur « disneyification ». Après Mickey Mouse, la souris accueillante, voici *Claudia*, la vache sympathique.

Un effet bœuf

On se rappellera comment, en 1998, l'artiste italien Maurizio Cattelan critiquait cette nouvelle manière d'être des musées. Cattelan avait alors réalisé une œu-

vre-performance où un comédien se promenait à l'entrée du Musée d'art moderne (MOMA) de New York, portant comme masque une tête de Picasso en papier mâché. Picasso devenait alors comme une sorte de mascotte pour institution culturelle. Le plus drôle dans tout cela était bien sûr le fait que les visiteurs se faisaient prendre en photo avec ladite mascotte, comme d'autres se font tirer le portrait avec Donald Duck à Orlando ou avec Youppi lors de leur visite aux Expos. Certains visiteurs se méprenaient même sur l'identité de la mascotte et croyaient se faire prendre en photo avec l'incarnation de Jackson Pollock (qui avait une rétrospective à ce moment-là au MOMA). Ces deux artistes n'ont pourtant que leur calvitie en commun... Mais la mascotte Picasso fut un grand succès. Et il faut noter que la vache de Fafard sert elle aussi au kodak des visiteurs. Pour augmenter son effet, devrait-on installer sur celle-ci, à califourchon, une mascotte de Picasso ?

Le phénomène de l'art sympathique, pas dérangeant pour deux sous, agréable pour le grand public, prend vachement de l'ampleur. La Place des arts (PdA) ne voulant pas être en reste avec le Musée des beaux-arts, fait elle aussi dans l'animalerie à la Disneyland. En août, deux artistes de Québec ont gagné le concours permettant d'intervenir dans l'esplanade juste à côté du Musée d'art contemporain. Jean-François Cooke et Pierre Sasseville ont ainsi mis en place leur œuvre intitulée *La Ville aux animaux*. Le visiteur y verra deux bœufs et cinq coqs en fibre de verre, peints d'un orange vif, installés dans un bassin d'eau jaune citron. Le texte de présentation prétend qu'il s'agit d'un regard critique sur le sujet, mais dans notre époque ironique, on peut bien dire une chose et son contraire, manger à tous les râteliers, comme Jeff Koons le fait depuis pas mal de temps en créant à la fois une œuvre pour et contre les bourgeois. Car il y a fort à parier que les gens qui vont manger leur sandwich au bœuf ou au poulet, assis sur le bord de la fontaine de la Place des arts, ne verront pas la critique du système agroalimentaire qui s'énonce, paraît-il, dans cette amusante ménagerie.

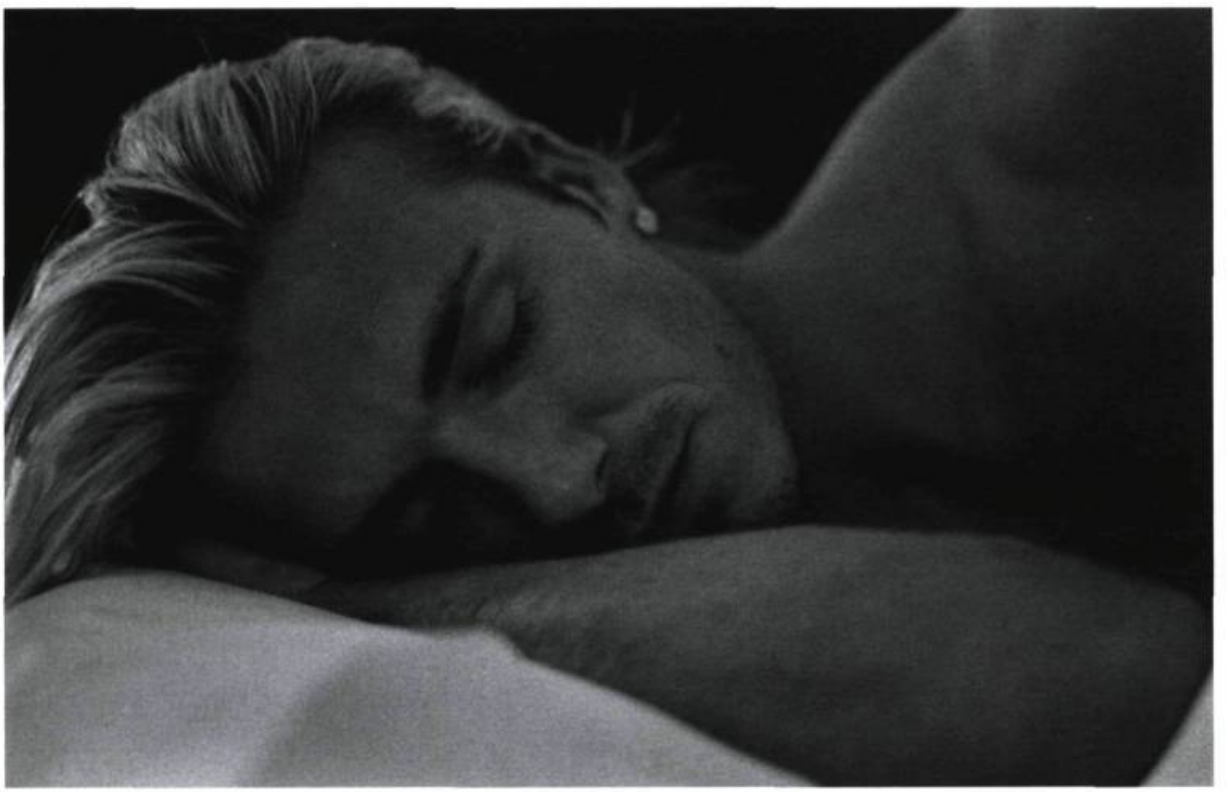
Que la nature est belle !

Cette glorification de la vache me fait penser à deux tableaux présentés pendant longtemps dans une même salle du MBA. L'un de Bouguereau, *Parure des champs* (1884), montre des jeunes filles à la campagne perdant leur temps à se confectionner des couronnes de fleurs. L'autre est un Pissarro, *Vue de la cotonnière d'Oissel, environs de Rouen (1898)*, représentant un port en pleine transformation industrielle. Le premier peintre, très prisé par les bourgeois, donne dans son tableau l'image d'une campagne d'opérette où il fait bon vivre. L'autre exhibe pourtant le monde occidental se transformant d'une manière inquiétante (même pour les gens de l'époque), sous le principe du capitalisme. Au 19e siècle, les riches qui payaient une fortune les tableaux de Bouguereau faisaient leur argent en vidant les campagnes pour avoir une main-d'œuvre peu scolarisée qu'ils utilisaient, entre autres, dans leurs manufactures. Ils y exploitaient des jeunes filles ayant le même âge que celles du tableau de Bouguereau. En 1841, la loi française fixait la durée du travail journalier des enfants dans les ateliers à 8 heures pour ceux âgés entre 8 et 12 ans, et à 12 heures pour ceux entre 12 et 16 ans. En 1891, la situation n'était guère meilleure puisque la loi permettait 11 heures de travail par jour pour les moins de 18 ans et les femmes et 12 heures pour les hommes... Bien évidemment, les riches qui faisaient leur beurre sur les ouvriers préféraient voir la belle nature inventée par Bouguereau que la montée de l'industrialisation soulignée par Pissarro.

Retour à nos vaches : une maladie transfrontalière

À la défense de nos institutions, il faut dire que depuis quelque temps, la maladie de la vache sculptée sévit un peu partout. Elle devient un phénomène presque mondial, l'Irak et quelques pays africains étant les seuls épargnés (mais bon, ils ont eu leur lot de vaches enragées...). Pour paraphraser Lafontaine, je dirais que tous n'en meurent pas (le ridicule ne tue pas), mais que tous sont frappés.

Le phénomène débuta en 1998 à Zurich. Trois ans après la mort de trois Britanniques d'une forme inconnue de la maladie de Creutzfeldt-Jacob, et deux ans après que le gouvernement britannique ait dû enfin reconnaître que la maladie de Creutzfeldt-Jacob peut être contractée en mangeant de la viande de bœuf nourri avec des moutons morts contaminés par un prion, des commerçants suisses décidèrent de mettre sur pied un événement, « afin de promouvoir l'art et le commerce » ! Ce fut un grand succès, qui mettait en scène 815 vaches peintes par divers artistes. Pour leur réputation, on préférera taire leurs noms. Depuis Zurich, c'est l'épidémie des posthappenings insipides (voir www.cowparade.net). La CowParade[2] revendique le fait d'être l'événement d'art public le plus grand au monde !?! En 99, Chicago était touchée (un homme d'affaires, Peter Hanig, propriétaire de compagnies de chaussures, ayant ramené de Zurich cette brillante idée). En 2002, 500 vaches en fibre de verre ont envahi la ville de New York. Londres, Sydney et Las Vegas furent dévastées la même année. Bruxelles et Auckland (Nouvelle-Zélande) en 2003. Cette année, ce fut le tour de Prague, Manchester, Dublin et Stockholm. Barcelone et Sao Paulo devraient être infestées en 2005. Et comme cette maladie de la vache sculptée est transmissible entre espèces, cet événement de Chicago a contaminé la ville de Toronto avec un *Moose Project* qui, en 2000, manquait vraiment de panache. Toronto, qui avait déjà ses sculptures de Fafard (tout un troupeau – *The Pasture* – assoupi devant le Toronto Dominion Center construit par Mies van der Rohe, le pauvre !), qu'un critique du Toronto Star (Christopher Hume) trouve « *wonderful* », s'est vue envahie par des orignaux plus *Canadian*. La même année, Cincinnati subissait l'invasion d'un attroupement de cochons. Toujours en 2000, Washington fut attaquée – symbolique politique oblige – par des éléphants et des ânes. En 2001, Baltimore se trouvait submergée



par des poissons de six pieds de long, alors qu'Orlando était attaquée par des reptiles monumentaux ! Mais qu'est-il donc arrivé aux monuments publics et autres sculptures héroïques dans ces attroupements qui tiennent d'un croisement entre la crèche de Noël et les télétubbies ?[3]

Du monument aux héros morts au monument mort

Mais pourquoi la vache « disneyifiée » est-elle aussi présente ? Bien sûr, cette vache-là rassure le public au moment où justement il ne sait plus exactement ce qu'il mange. Mais il y a plus que cela. En art actuel, le monument aux soldats morts pour la patrie est presque enterré, celui aux héros nationaux ne va guère bien (le pauvre Félix du parc Lafontaine a des allures de pâte à modeler pour enfants en train de se ramollir comme un vieux camembert), alors pourquoi ne pas faire dans la « disneyification » de la sculpture ? Mon propos peut ressembler à une boutade, mais je crois en effet que ces vaches remplacent un peu ce type de monument.

De temps à autre, bien sûr, un artiste, ici ou là, tente de faire resurgir le monument héroïque sous une forme ou une autre. La très British Sam Taylor-Wood, toujours prête à faire de l'art citationnel bourgeois et à faire de l'art mondain, a créé, en début d'année, un portrait officiel du joueur de soccer David Beckham. Ce héros (!) postmoderne a été immortalisé dans une vidéo à la National Portrait Gallery en train de dormir après un match durant 1 heure et 7 minutes. La très académique et très branchée Taylor-Wood n'hésite donc pas à vampiriser le *Sleep* (1963) de Warhol. Sauf qu'ici, le poète marginal (John Giorno), pour qui Warhol était transi d'amour et qu'il regardait vraiment dormir des heures durant, est remplacé par une vedette médiatique. Tous peuvent reconnaître la citation et tous peuvent se croire intelligents. L'intelligence d'une œuvre se jugerait-elle à la capacité du spectateur à se croire aussi intelligent que l'artiste ? Voilà peut-être la clé de cette prolifération de vaches sculptées. Devant un art contemporain qui demande une réflexion certaine et qui laisse les spectateurs dubitatifs, la vache sculptée flatte le public dans le bon sens du poil.

NICOLAS MAVRIKAKIS

NOTES

[1] Voir l'entrevue de Majastre – suite à la publication de son livre *Vaches, je vous aime* (Glénat, 2001) – par Catherine Bastide-Costes, à l'adresse suivante : http://www.aniwa.com/envoie.asp?type=1&lang=1&cid=73828&id=101821 &animal=1&com=1.

[2] À Stockholm, des artistes du Militant Graffiti Artists kidnappèrent une de ces vaches de fibre de verre et menacèrent de la détruire si les organisateurs de la CowParade ne reconnaissaient pas publiquement qu'il ne s'agissait par d'art !

[3] On lira sur le sujet le très bon article de Virginia MacDonnell Eichhorn, « Événement d'art public », dans la revue *Espace*, n° 54, hiver 2000-2001, p. 21-25.